Pris sur le vif

[(

Animateur, en son Jarnac (Charente), de la revue «la Tour de feu», l'ami Boujut, indépendamment d'une œuvre poétique déjà abondante, est aussi l'auteur d'un récit autobiographique, «Le tonnelier-poète» (par lui défini «roman quotidien»). C'est à ce livre encore inédit que nous nous faisons un plaisir d'emprunter les deux passages suivants, dont les titres, ajoutés par nous, ne sont là que pour la commodité du lecteur.

)]

Histoire de Soubise

— En retard encore une fois, dit maman.

— Tu nous dois cent francs, mon vieux, me dit Michel. Et puis donne-les tout de suite. Pas de pitié.

— Et à quoi penses-tu les yeux perdus? N'as-tu pas assez réfléchi dans ton cher bureau toute la matinée? dit ma Simone.

Je sors les cent francs de mon portefeuille. C'est le tarif quand j'arrive en retard pour manger. J'accepte la pénalité sans rechigner.

On me remplit mon assiette.

— Peut-être monsieur voulait-il jeûner aujourd'hui!

(Car je jeûne en effet de temps en temps, une grande journée chaque mois. C'est très sain. Et je connais une joie merveilleuse le ventre creux.)

Mais non, il n'est pas question de jeûner aujourd'hui! Tous les plats me sourient et mon gosier se réjouit déjà à la seule vue

de la bonne bouteille de vin rouge qui vient de chez Robert Hillairet, le paysan de Saint-Simon, l'ami des poètes de la Tour de Feu.

A quoi je pense?

Je ne pense à rien,

c'est dire à tout.

Je pense

à Hillairet à cause du vin, je pense à Miatlev et à son séjour à Saint-Simon à cause d'Hillairet. Mais pourquoi tel souvenir de captivité me revient-il maintenant plutôt qu'un autre? Pourquoi la captivité me parait-elle avec l'éloignement une fort belle époque de ma vie? Je réponds:

— Je

pense à la captivité. Ah, c'était le bon temps! Les copains ne m'engueulaient pas quand j'arrivais en retard. Ils disaient: alors quelles nouvelles? Tiens assieds-toi, on a gardé ta part au chaud. Car j'allais tous les jours en ville ou dans un autre camp de prisonniers et je rassemblais toutes les nouvelles du jour. Mais je ne donnais que les bonnes, je gardais les mauvaises pour moi. J'étais le porteur de bonnes nouvelles.

— Fallait y rester dans

cette admirable captivité! dit Simone.

— Il est fou! dit Michel.

— C'est joli de parler

comme ça à son père! dit maman.

Et je

continue à penser à ces quatre années de captivité passées en Autriche, à cette expérience de vivante camaraderie, de poésie vécue et de fatalité vaincue. Ce dernier trait peut s'exprimer ainsi: durant l'esclavage hitlérien, je me sentais maître de moi, maître de mon avenir ; j'avais une formidable confiance en mon destin. Bien rares furent les instants où je m'abandonnais au découragement ou au désespoir. J'étais un vivant debout dans la nuit, un vivant porteur de

lumière. J'avais une joie maligne à déjouer toutes les difficultés, tous les soucis qui nous assaillaient, mes camarades et moi. De plus, au moindre découragement, il me suffisait d'écrire un poème pour me remettre sur pied, pour retrouver ma joie et mon accord profond avec l'univers. Un homme joyeux peut tout résoudre avec une facilité qui semble miraculeuse à ceux qui ignorent ce pouvoir de la joie intérieure. Mais ce pouvoir a des limites, tout au moins les ai-je connues. L'histoire de mon camarade Soubise me rappelle brusquement à un peu d'humilité.

Soubise croyait à mon pouvoir et il croyait ce pouvoir si étendu qu'il en était arrivé à me craindre infiniment.

A quoi je pense? demandez-vous. Je pense à Soubise maintenant tout en écrasant mes haricots, en découpant un morceau de viande, en mâchant le pain avec mes souvenirs. Je pense à Soubise, à tous les détails de cette curieuse histoire qui éclairant un homme un peu fou, m'éclaire également d'une lumière dont je ne parviens plus aujourd'hui à retrouver la vraie couleur.

Je pense à Soubise et ce n'est pas la première fois et souvent avant de m'endormir j'essaie d'évoquer les détails de cette curieuse *amitié inverse.* Mais je ne peux noter que ce que la mémoire et la vanité ont bien voulu me rendre.

Il est plus facile d'avoir à faire à une canaille, à un fourbe, à un criminel même, qu'à un simple d'esprit. La communication est au moins possible. On est de la même espèce. Alors qu'avec les fous, on rencontre une catégorie d'êtres absolument étanches à la logique courante, imperméables au raisonnement et parfois à l'amour.

— Je vous dis que c'est un type dangereux. Il a tous les droits et tous les pouvoirs. Il vous mène tous par le bout du nez. Même les sentinelles

doivent lui obéir! Il n'y a que moi qui lui résiste. Et c'est pour ça qu'il m'en veut et qu'il arrivera à me faire partir d'ici. Vous verrez...

— Je ne sais si c'est le cidre ou les beaux yeux de ta patronne qui te tournent la tête, mais je crois que tu deviens complètement cinglé, mon pauvre Soubise!

— Vous verrez, vous verrez. Je ne sais pas encore ce qu'il manigance exactement, mais je vous mets en garde contre lui. Tenez...

— Ça va, fous-nous la paix avec tes idées. Tu penses trop et ça ne tourne pas rond là-dedans. Allez, laisse-nous jouer.

Le «type dangereux», c'est moi (aux yeux de Soubise) et la scène se passe durant un de ces soirs anonymes de la captivité dans un petit kommando affecté à la culture. Les prisonniers après la journée de travail dans les champs sont heureux de se retrouver autour de la table et de continuer l'éternelle partie de belotte ou de bridge. (Elle ne cessera qu'avec la captivité et pour certains qu'avec la vie!). Mes camarades ne s'intéressent pas aux histoires de Soubise et ils n'écoutent pas ses accusations contre moi. Je suis l'«homme de confiance» qu'ils ont élu et ils ont confiance en moi.

— T'inquiète pas, mon vieux, disent-ils, t'inquiète pas de lui. C'est un fou.

Et pour eux, par ce mot, tout est résolu.

Je sais qu'ils m'aiment bien. Je suis le défenseur devant la sentinelle, chef du kommando, et devant les patrons-paysans trop exigeants. Je suis aussi le confident. Je connais les joies et les ennuis de chacun. Je donne des conseils, j'arrange les «histoires» et puis surtout, chaque soir, j'écoute la radio anglaise et j'apporte les dernières nouvelles. Je suis l'image de leur

sécurité, la certitude vivante de leur retour. Ils s'appuient sur moi. Pourquoi? Ils n'en savent rien ni moi non plus. Sans doute mon attitude toujours joyeuse et amicale, la tranquillité, la paix, la fraternité que j'ai su maintenir entre nous, sont de grandes forces et j'en suis en partie responsable. Sans se l'avouer peut-être, ils m'en sont reconnaissants. Ils m'aiment exactement pour les mêmes raisons qui poussent Soubise à me craindre et à me haïr.

Soubise tient mon pouvoir pour démoniaque et il est perpétuellement en garde contre moi. Aussi mes camarades ne comprennent pas que, malgré sa hargne, je sois toujours empli de sollicitude et d'attentions amicales à son égard. C'est un fait, je veux le vaincre, je veux le convaincre de mon amour tout simple, sans intention secrète ou nuisible. Je veux l'amener à la raison. (Mais y a-t-il un salut possible par la seule raison?)

— Laisse-le tomber, disent les copains.

Je ne puis! J'ai toujours été hanté par l'extraordinaire parabole du Christ, celle qui heurte le plus la morale courante, celle de la brebis perdue, la brebis galeuse qui doit le plus solliciter notre amour et nos soins fraternels. Non qu'elle en soit la plus digne, mais parce qu'elle en a le plus besoin. Et je sais bien que cela irrite les bonnes brebis, les braves types, les bons fils de voir tant d'attentions inutiles réservées aux crapules, aux fous, aux enfants prodigues. Pourtant c'est le malade qu'il faut guérir, c'est la brute qu'il faut transformer, c'est avec le plus violent qu'il faut être le plus patient et le plus doux.

J'offre à Soubise mon tabac. Je partage avec lui mes colis... Mais Soubise ne veut pas s'abandonner. Il préférerait des vacheries à mes gentillesses. Il est troublé par mon attitude et, comme il ne la comprend pas, il y voit une «combine», une hypocrisie, une volonté secrète de lui faire du mal.

Sans doute mon sentiment vis-à-vis de lui est bien d'origine évangélique. J'y ajoute le goût de la lutte, le désir de vaincre un refus, de surmonter une nature rebelle à l'amour et de me prouver ma puissance sur autrui. Et puis, je ne peux pas vivre dans l'hostilité. Qu'un seul soit contre moi et il n'y a plus de joie au monde. Aussi je n'aurai pas de paix tant que l'harmonie ne sera pas retrouvée. Je dis bien harmonie: il ne s'agit pas que tous ceux qui m'entourent me ressemblent, mais que, chacun restant bien soi, les différences soient acceptées, soient joyeusement assumées. Un monde d'hommes libres et fraternels, voilà ce qui doit régner autour de moi. C'est à ce monde que je voulais faire accéder Soubise...

... Mais je n'y suis pas parvenu!

Et c'est parce que cette «histoire de Soubise» fut un échec qu'elle me revient à l'esprit et quelle est souvent en moi quand on me demande: A quoi penses-tu?

Un échec! Amitié, gentillesses, raisonnements, engueulades même, rien n'y fit! Soubise avait peur de moi, peur de mon pouvoir, et toutes mes tentatives se heurtaient à un mur infranchissable derrière lequel il tremblait.

Si j'allais le voir dans la ferme où il travaillait, c'était pour lui faire tort aux yeux de sa patronne, une aimable et grasse Autrichienne dont il aurait bien voulu occuper le lit. Mais si je n'y allais pas, c'est parce que, bien sûr, je m'occupais des autres plus que de lui et que je lui en voulais!

Il n'y avait rien à faire. C'était un échec. J'en vins à ne plus lui adresser la parole. Mais il m'observait intensément et il m'arrivait d'avoir peur de celui qui avait peur de moi. Je ne sais comment la situation se serait dénouée, si je n'avais été brusquement rappelé au stalag,

c’est-à-dire au camp central de la région, et sans motif. Je partis le lendemain matin avec une sentinelle. Je pensais avec tous mes camarades que ce rappel était assez inquiétant pour moi et qu’il y avait sans doute une punition au bout. Nous étions tous tristes. Quatre années de vie commune, de vie égalitaire, cela ne se termine pas sans un serrement de cœur. Oui, nous avions les larmes aux yeux en nous embrassant pour la séparation. C’est alors que Soubise est venu vers moi. Il m’a serré les mains avec effusion en disant:

— Ça alors! ça alors!

Et j’ai compris que j’allais lui manquer terriblement, d’autant plus que ce départ précipité était la preuve de ma faiblesse. Ainsi mon pouvoir n’était pas aussi grand qu’il l’avait cru et craint, puisqu’il suffisait d’un ordre du stalag pour me faire partir comme les autres. Ainsi j’étais un homme faible comme lui. Ainsi je pouvais être son frère. Ainsi Soubise pouvait m’aimer. Mais il était trop tard.

— Adieu Soubise, et souviens-toi que je ne t’ai jamais voulu de mal!

Qu’est-il advenu de Soubise à son retour de captivité? Pense-t-il encore à moi de temps en temps? Mon départ l’a-t-il sauvé? Je ne le saurai jamais et j’y penserai toujours.

* * *

D’un octogénaire, d’un freluquet et du plus miraculeux des lecteurs

J’entends un pas léger et tâtonnant que je ne reconnais pas. Je lève les yeux: c’est un vieux professeur retraité qui habite à Jarnac et dont j’ai oublié le nom. Il est entré dans le magasin et s’approche de mon bureau. Je me lève et lui ouvre la porte. Salutations.

— Asseyez-vous, monsieur.

— Ma visite vous étonne sans doute!

(Il est vrai! Je ne le connais que de vue et comme un vieil original assez pète-sec. Lors d'une réunion organisée voici quelques années par le Mouvement des citoyens du monde et de Garry Davis, il avait protesté contre notre humanitarisme, et je l'avais pris pour un patriote entêté et quelque peu buté!)

— Voici donc la raison et le but de cette visite. Ce qui me vaut le plaisir de vous voir et la crainte de vous déranger...

Et, selon ce mouvement caractéristique des vieilles personnes qui aiment bien s'entendre parler, il m'explique longuement qu'il a toujours aimé la poésie, qu'il en a souvent récité en public, que sa mémoire est encore pleine de belles strophes romantiques — il m'en égrène quelques fragments avec flamme et attendrissement — mais qu'il a attendu l'âge de 83 ans pour écrire son premier poème au cours d'une récente maladie dont il ne m'épargne aucun détail. Bref il voudrait connaître mon opinion au sujet de ce poème et me demander quelques conseils en vue de sa publication dans une revue.

Ses «Nuits de décembre», comme il les a intitulées en souvenir de Musset qu'il admire et de la période même de sa maladie, forment un long poème classique. Strophes et alexandrins débitent régulièrement, monotonement les idées philosophiques d'un esprit positiviste à la fois athée, jacobin et humanitaire comme on l'était en 1900. Beaucoup d'idées et peu d'images. Une vieille musique usée, connue, banale ; somme toute, bien sympathique.

Avec le poème lui est venue la démangeaison de la publication.

— J’ai bien pensé
à la Tour de Feu, me dit-il. Mais voilà, je préfère
être publié hors de Jarnac. Alors comme j’ai entendu
parler de vous tout dernièrement lors d’une émission
radiophonique consacrée à une revue bordelaise qui
s’intitule, sauf erreur, «La Boîte à clous»,
j’ai supposé que vous étiez en rapport avec cette
revue et que vous voudriez bien avoir l’amabilité de me
recommander auprès d’elle, car sa conception de la poésie
me plaît.

Je n’avais pas entendu
parler de cette émission radiophonique. Mais je connais en
effet cette «Boîte à clous» et je crains que
le poème du vieux professeur n’y soit guère assorti.
Qu’importe, c’est avec plaisir que je lui donne l’adresse et
l’autorise à se recommander de moi. Et puis je lui souhaite
bonne chance et bonne santé.

— Ah, la santé,
elle est excellente depuis ma maladie…

Et le voilà parti à
m’expliquer en long et en large les caractéristiques de sa
santé, les qualités de son hérédité,
la fécondité de sa famille à travers les siècles
sur notre bonne terre charentaise.

Heureusement un autre client
arrive, un client «sérieux» qui coupe net l’élan
généalogique de mon vieux poète. Celui-ci se
lève, mais, avant de prendre congé, il veut absolument
souscrire un abonnement à la Tour de Feu, bien que sa vue très
basse ne lui permette plus beaucoup de lire. Il veut ainsi me
remercier de mon attention.

— Tenez-moi au courant de
la publication de votre poème, lui dis-je.

— Bien sûr.
D’ailleurs je reviendrai vous voir bientôt. Cette fois
j’aurai affaire au tonnelier, non plus au poète. Je vais
avoir besoin d’un petit fût pour mon vinaigre.

Le deuxième client parti à son tour (ça a duré moins longtemps), je me réjouis de la visite du vieux poète et j'admire que le besoin de création, que la grâce poétique puisse attendre 83 années avant de se manifester pour la première fois chez un homme. C'est un phénomène mystérieux. Et je prétends même qu'un premier poème de vieillard est plus étonnant, plus troublant qu'un premier poème d'enfant, et certainement beaucoup plus rare. Serai-je encore poète à 83 ans?

Pourtant j'aurais été très embarrassé si mon vieux poète avait insisté pour que je publie son poème dans le prochain numéro de la Tour de Feu. Bien sûr je me serais replié sur l'argument des numéros spéciaux: la Tour de Feu ne publiant que des numéros spéciaux dont le thème est annoncé à l'avance, il m'est facile de refuser un texte en soulignant qu'indépendamment de sa valeur propre, il ne correspond pas à notre projet. Et je sauve ainsi en même temps la susceptibilité de l'auteur, son amitié pour la Tour de Feu et notre réputation de revue qui ne publie pas n'importe quoi et à laquelle c'est une petite gloire de collaborer. Je ne compte plus les fois que cet argument m'a servi. Mais avec mon vieux poète j'aurais eu de la peine à l'utiliser, partagé entre mon désir de lui faire plaisir, de marquer ce passage inattendu et ma gêne à publier un texte qui tout de même est assez loin de nos préoccupations et de notre style.

Par contre, il y a une huitaine, j'étais parfaitement à mon aise pour remettre aimablement mais fermement à sa place un jeune poète prétentieux de sa personne et fanatique de l'URSS, que sa tante, une institutrice du coin, avait voulu me présenter. Il brûlait lui aussi d'être publié.
Sa poésie n'était pas classique. Sans rimes mais non pas sans raisons, hélas! Elle était toute pleine

d’arguments électoraux, de fragments d’affiches découpés en longueurs inégales, et il n’y passait même pas de souffle généreux et idéaliste, mais cette sale petite haine qui fleurit chez tant d’intellectuels staliniens, qui est faite d’envie, de jalousie parfaitement bourgeoise et qui n’a rien à voir avec l’esprit de révolte ou de révolution qui transforme l’histoire en changeant d’abord le cœur de l’homme.

— Tous vos mots manquent de vie, lui ai-je dit. Un mot est mort quand il revient trop souvent associé avec les mêmes mots. Cherchez des images nouvelles, de nouveaux mariages de mots. Tout ce que vous écrivez, je l’ai déjà lu des centaines de fois dans les journaux de votre parti. Vous suivez trop les journalistes, pas assez les poètes. Vous confondez la poésie avec la politique. Oui, la poésie est capable d’exprimer un grand désir de justice sociale, de paix internationale, et il est certaines époques où elle doit descendre dans la rue. Mais elle n’est valable que si le poème reste un produit individuel, irremplaçable, unique et jamais entendu. Je regrette de vous dire que les poèmes que vous me soumettez, une machine-robot sera bientôt capable de les faire mieux que vous. Qu’on puisse penser à une machine devant un poème, c’est pour moi le signe même de l’échec du poète. Vous êtes jeune, aussi je vous parle sans ménagement. Croyez que c’est pour votre bien.

L’institutrice n’avait pas l’air très satisfaite et le jeune stalinien, après quelques arguments sur la poésie-produit-social et arme-de-combat prolétarien, voulut bien reconnaître quand même l’importance du talent personnel dans l’œuvre de création. Il partit en me promettant de revenir bientôt pour me faire signer un manifeste pour la paix. Je ne l’ai pas encore revu.

Mais il n’y a pas que des poètes pour s’intéresser aux poètes. Il existe

encore quelques êtres qui aiment les poètes et qui ne demandent rien d'autre que de les lire, qui aiment les poètes et qui n'écrivent pas de poèmes, qui s'abonnent aux revues de poésie et qui ne sont pas malades de n'y être pas publiés. Il y en a encore quelques-uns comme ça!

J'ai rencontré l'un d'eux par hasard. C'est un véritable ami de la poésie, un ami désintéressé. Un être qui tombe en arrêt devant une page de vers qui frémit. Il ne possède d'ailleurs pour toute Bible que «Les Contemplations», mais il les relit plusieurs fois chaque année et ne se lasse pas d'y trouver sa joie, son salut.

Il s'appelle Verneuil. C'est un marchand d'étoffes ambulant. Il a deux yeux heureux dans une bonne figure ronde. Dernièrement il est entré dans mon bureau avec un de ses camarades qui voulait m'acheter une barrique. Il a remarqué mes étagères couvertes de livres et pendant que je réglais l'affaire avec l'autre, il a lu quelques titres sur les dos.

— Ah, Victor Hugo! dit-il.

— Vous aimez lire? Ici je n'ai guère que des poètes...

Je ne me fais pas trop d'illusions sur l'universalité de l'audience poétique. Je ne cherche pas à imposer mes goûts, à convertir à tout prix à la poésie. Aussi quand on me demande un livre, je pense d'abord à une nourriture plus grossière, mais généralement mieux appréciée.

— Voulez-vous que je vous prête un roman?

Verneuil repousse cette proposition d'une main dressée et presque dédaigneuse:

— Non, pas de roman, jamais de roman! Je n'aime que la poésie. Les romans ça donne de mauvaises idées, ça trouble l'esprit, c'est bête. Moi j'aime la poésie parce

que c’est vrai, parce que c’est naturel! Pendant mon service militaire, j’ai lu pour la première fois «Les Contemplations». J’avais trouvé ce livre à la bibliothèque de la caserne. Il était encore en bon état. J’ai pensé qu’il ne devait pas être beaucoup lu, alors je l’ai gardé. Je continue à le relire plusieurs fois chaque année. C’est pas comme les romans: quand on les a lus une fois on sait tout, on n’a plus besoin de les relire, on peut allumer son feu avec, ou s’en torcher le cul si c’est plus avantageux. Il n’y a plus rien à prendre dedans. Tandis que la poésie! La poésie, ça n’a pas de fin! Oui, je lis surtout «Les Contemplations», mais j’ai souvent feuilleté d’autres recueils de poèmes. Tenez, je peux en prendre plusieurs au hasard dans votre bibliothèque. Voyez vous-même! Je parie que vous ne l’aviez pas remarqué: il n’y a jamais le mot «fin» à la dernière page d’un recueil de vers. Parce qu’il n’y a pas de fin en poésie, ni de commencement. Vous pouvez lire n’importe où, ouvrir à n’importe quelle page, c’est toujours beau, c’est toujours complet. On peut s’arrêter quand on veut, reprendre où on veut, c’est ça qui me plaît! Quelquefois je prends un vers avant d’aller au travail! Oui, exactement comme un autre prend son verre de vin. Et je le garde dans ma bouche, dans ma tête pendant toute la journée. Allez, croyez-moi, ça rafraîchit mieux que tous leurs sacrés apéritifs…

Vraiment je n’avais jamais encore rencontré un si bel amour de la poésie. Je lui dis mon approbation, mon admiration et je lui offre plusieurs recueils. Mais il n’en prend qu’un: «Les Méditations» de Lamartine.

— Je n’en ai pas besoin de tant que ça, dit-il. Moi, je n’ai qu’un livre et je vous dis sincèrement que je n’envie pas votre bibliothèque. Ça ne sert à rien d’avoir tant de livres, parce qu’on ne peut pas bien les connaître tous. Si on ne connaît pas bien un seul livre à fond, on ne connaît rien!

Et Verneuil n’a pas envie de discuter davantage sur la poésie, ni de connaître les mouvements à la mode, les écoles nouvelles, ni même la Tour de Feu. Tout cela pour lui, c’est la politique de la poésie et ça ne l’intéresse pas plus que la politique de la France. Il est l’ami de la poésie, il n’est pas son souteneur.

Après son départ, je m’entends murmurer:

— Comme il y a loin de la littérature à la vie! Quel bel exemple de vie ouverte en poésie.

Et je pense à tous ceux qui affirment un peu partout que la poésie est appelée à mourir, à disparaître de la terre avant l’homme ; que déjà elle n’a plus de signification, qu’elle aboutit à une impasse. «On ne lit plus les poètes», écrivait un de nos pessimistes à la mode, un de nos dandys de la fin du monde, «dans notre époque de peur, au bord de la grande nuit qui vient, la poésie a perdu tout prestige, la poésie n’a plus de pouvoir».

Ah littérature! Combien tes jeux stériles, tes paroles inefficaces me semblent loin de l’ami Verneuil! Car tous les farceurs qui déclarent la poésie moribonde n’en continuent pas moins à vaticiner et à écrire des poèmes, et à intriguer pour les faire publier. La littérature n’est pas la vie, la littérature n’est pas la poésie. L’exemple de Verneuil m’assure que la poésie est un besoin pour l’homme, mais que cette faim n’est pas particulièrement ressentie par les littérateurs, mais que cette flamme n’est pas spécialement entretenue par eux et qu’un simple marchand d’étoffes ambulant qui n’a lu que «Les Contemplations» porte plus sûrement en lui l’avenir de la poésie et la certitude de son règne que tous les académiciens et tous les poètes d’avant-garde réunis en Congrès!

Pierre Boujut